CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES N° 102.

SUR

LA CERTITUDE DE LA MÉDECINE,

ET SUR LES PRINCIPES QUI DOIVENT LUI SERVIR DE BASE FONDAMENTALE;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 14 mai 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR THÉODORE LABBEY, de Bayeux,

Département du Calvados;

Ex-Élève de l'École pratique de Paris.

« La vérité est dans les choses, et non dans l'esprit qui les juge.
J.-J. ROUSSEAU.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Suppléant.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER, *Président.*
Opérations et appareils	RICHERAND, *Examinateur.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gerdy.
Arvers.	Gibert.
Baudeloque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules), *Examinateur.*	Pavet de Courteille.
Devergie.	Rathbau.
Dubois.	Richard, *Examinateur.*
Dance.	Rochoux, *Examinateur.*
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau, *Suppléant.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PERE

ET

A MA MÈRE.

A MON AÏEULE MATERNELLE.

Faible gage d'amour filial, de respect et d'une éternelle reconnaissance.

A MES FRÈRES.

Témoignage de l'amitié la plus sincère et la plus inviolable

Th LABBEY.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

A MON AMIE LE MATERNELLE.

Faible gage d'amour filial : de respect et d'une éternelle reconnaissance.

A MES FRÈRES

Témoignage de l'amitié la plus sincère et la plus inviolable.

Th. LABBEY.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LA CERTITUDE DE LA MÉDECINE,

ET SUR LES PRINCIPES QUI DOIVENT LUI SERVIR DE BASE FONDAMENTALE.

Les connaissances qu'il est nécessaire de posséder pour avoir une notion précise de la médecine, et pour être en droit de révoquer sa certitude, sont si nombreuses et si étrangères aux idées communes des hommes, qu'il n'est assurément pas de science qui soit moins accessible aux jugemens aveugles du vulgaire. Il n'en est pas cependant sur laquelle il s'attribue le privilége de raisonner avec plus d'assurance. Sa certitude a toujours été contestée. La médecine trouve des détracteurs dans tous les âges et dans tous les états : les jeunes gens la méprisent, parce que leur santé robuste les met à même de n'y point avoir recours ; et les vieillards traitent son pouvoir de chimère, parce qu'elle ne peut guérir toutes leurs maladies, devenues incurables par des excès trop long-temps continués.

Il est d'autres gens encore qui se croient en conscience obligés de décrier la médecine ; ce sont de beaux esprits, moins savans que présomptueux, qui, trop habitués à prendre l'incrédulité pour de la philosophie, pensent s'élever au-dessus des préjugés en débitant

pompeusement dans le monde tous les faux raisonnemens de *Montaigne* ou les sarcasmes de *Molière*. Ils reproduisent avec complaisance toutes les futiles hypothèses qui, pendant long-temps, ont mis obstacle aux progrès des sciences médicales ; ils dissertent sur la tension des nerfs, sur l'âcreté et la putridité des humeurs, qu'ils font circuler dans la tête et dans la poitrine, où ils les voient causer les ravages les plus affreux ; et, s'enfonçant ainsi dans un dédale de ténèbres qu'ils produisent eux-mêmes, ils blâment la médecine d'erreurs qu'elle ne connaît plus, et l'accusent de toutes les chimères qu'ils ont enfantées pour avoir le plaisir et la gloire ridicule de les renverser. A les entendre, ils ont plus d'esprit et de jugement que tous les médecins ensemble; et les gens éclairés qui ont consacré leur vie à l'étude de l'homme n'étaient que des imbécilles ou des fous, dont ils prétendent relever les sottises. Ils se plaisent à répéter que les théories modernes ne sont pas plus sages ni plus utiles que les vieilles doctrines; que les nouvelles idées passeront de mode et s'évanouiront à leur tour, et que l'édifice médical ne reposera jamais que sur des fondemens ruineux. C'est dans l'espoir, trop téméraire peut être, de combattre ces erreurs, que j'entreprends un travail dont la faiblesse de mes moyens m'eût éloigné pour toujours, si la bonté de la cause que je dois défendre, et l'indulgence des savans que je dois avoir pour juges, n'eussent enhardi ma défiance et relevé mon courage. Je diviserai cette thèse en deux parties : dans la première, je m'efforcerai de démontrer la certitude et l'utilité de la médecine. J'examinerai dans la seconde sur quels principes cette science doit s'appuyer pour échapper à l'erreur, et je tâcherai de prouver que la connaissance de l'organisme doit seule lui servir de base fondamentale.

PREMIÈRE PARTIE.

Peut-il y avoir certitude en médecine?

Il est à remarquer que les plus incrédules en médecine sont toujours ceux qui ont dans cet art le moins de connaissances positives, et assez peu de raison pour ne pouvoir comprendre qu'il suffit qu'il y ait des maladies, des causes qui les produisent et des corps capables de modifier l'organisme pour que la médecine existe. Si quelques médecins, indignes de ce nom, ont méconnu son pouvoir, c'est parce qu'elle a toujours été stérile dans leurs mains malhabiles. Ils ressemblent à un pilote ignorant qui nie l'utilité du gouvernail parce qu'il ne sait pas le diriger à propos.

La médecine, s'écrient ses détracteurs, est incertaine et toute conjecturale; ainsi, loin d'y ajouter foi, il est beaucoup plus sage au contraire de s'en passer. Il est facile de répondre à cette objection, et de prouver que la médecine offre autant de certitude que les autres sciences physiques, qui, comme elle, sont fondées sur un certain nombre de faits rassemblés, et reposent sur l'observation attentive des lois immuables de la nature. Dans toute autre science, rien n'est démontré par lui-même, mais seulement par un assemblage de rapports et de circonstances qui concourent à une même fin. On trouve la même chose dans la médecine; mais ce qui fait ici l'erreur, c'est que l'on est injuste à son égard, c'est que l'on exige d'elle plus qu'elle ne peut faire. C'est ordinairement l'issue des maladies que l'on envisage quand on parle de la certitude de la médecine; mais cette ma-

nière de raisonner est tout à fait mauvaise. C'est une erreur ridicule que de l'accuser d'incertitude, parce qu'elle est quelquefois impuissante. Il est vrai qu'il existe une période où les maladies une fois arrivées sont entièrement au-dessus des ressources de l'art, mais faut-il en accuser la médecine? Quand de vastes ulcérations ont détruit le tissu des poumons ; quand des dégénérescences tuberculeuses ou cancéreuses ont totalement changé la nature de nos organes, est-il rationel d'espérer encore arrêter un mal aussi profond? Le médecin qui annonce l'incurabilité d'une maladie, qui prédit l'issue funeste d'une affection entretenue par une cause interne ou externe, qu'il n'est point en son pouvoir de détruire, et à laquelle il ne peut soustraire son malade, n'agit-il pas avec autant de sûreté que lorsqu'il traite une affection légère dont l'issue ne peut qu'être heureuse? Ce n'est point ainsi pourtant que le vulgaire raisonne. Si le malade guérit avec vitesse, le médecin, n'eût-il été que spectateur tranquille des efforts de la nature, va devenir aux yeux de la multitude un génie qui commande à la mort. Mais qu'une phlegmasie grave, qu'une altération profonde des organes du malade l'entraînent vers la tombe, le docteur et sa médecine perdent leur crédit; on accuse son savoir, quelquefois sa jeunesse, et son art n'est plus qu'un funeste amas de conjectures.

C'est dans la détermination des moyens les plus convenables pour prévenir et pour traiter les maladies que l'on doit chercher toute la certitude de l'art de guérir, et un si grand nombre de points présentent déjà des indications précises et évidentes, qu'il serait impossible de la méconnaître sans fermer les yeux à l'évidence. Ainsi donc il serait absurde de confondre l'incertitude de l'art avec son impuissance. Exiger que la médecine guérisse toujours, ou prévienne toutes les maladies, ce serait avouer son ignorance sur l'organisation humaine. Être sain ou être malade, vivre ou mourir entrent également dans le plan de la nature. Les souffrances et les maladies sont un résultat nécessaire des lois de l'économie animale, des circonstances au milieu desquelles l'homme a été placé par la nature, et, plus encore, des ins-

titutions et des habitudes sociales qui multiplient les dangers qui menacent sa frêle existence. A force d'être mis en jeu, nos organes s'usent et se détériorent ; la vie languit et s'avance insensiblement vers son terme, qui arrive quand ils ont cessé d'agir. Le médecin peut, par ses conseils, prolonger la vie, calmer les douleurs, retarder les progrès du mal et les rendre moins pénibles, et enfin guérir dans les cas qui sont susceptibles de guérison ; mais il ne peut changer la nature de l'organisation. On ne demande point à un architecte de faire un bâtiment tout neuf d'une maison qui tombe en ruine ; on ne peut, sans afficher moins d'extravagance, exiger du médecin qu'il rende sa vigueur première à un corps usé par les années et les maladies.

Une autre objection, souvent répétée contre la médecine, est celle que Molière met dans la bouche de *Béralde*. « Pourquoi, dit le Malade imaginaire, ne voulez-vous pas qu'un médecin en puisse guérir un autre ? Par la raison, répond *Béralde*, que les ressorts de notre machine et la nature de nos maladies sont des mystères où jusqu'ici les hommes ne voient goutte, et que nous avons devant les yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose. » *Béralde* se trompe, nous connaissons bien ces ressorts, mais nous ignorons quelle est la force qui les met en jeu. Que nous l'appellions *âme*, *archée*, *principe vital*, nous ne la connaissons pas mieux pour cela. Mais cette connaissance n'est-elle pas inutile? Ce n'est pas l'essence des choses que nous devons étudier, ce sont les effets qu'elles produisent, et ces effets sont toujours appréciables. N'est-ce pas un sophisme bien étrange que de soutenir que l'ignorance de la cause première des phénomènes de la nature nous ôte la faculté d'établir des sciences sur ces phénomènes eux-mêmes? Qu'est-il besoin pour la guérison des maladies de chercher avec soin les causes premières qui leur ont donné naissance ? Leur mécanisme nous sera probablement toujours caché ; mais qu'importe, pour peu que l'on guérisse? Et qui ne sait que les symptômes sensibles qui se manifestent ont toujours une relation intime avec la cause qui les produit, et qu'en attaquant celle-ci, on ne tarde pas à les détruire?

S'il n'est pas besoin de découvrir l'essence du principe secret de la vie pour apprécier les fonctions que chaque organe est chargé de remplir, il n'est pas, ce me semble, plus utile de connaître celle du principe qui la détruit pour se rendre compte de ses effets et de la nature des altérations organiques qu'il produit. Un médecin est appelé pour traiter une inflammation ; il examine la partie qui en est le siége ; il voit qu'un afflux de sang plus considérable qu'il n'est nécessaire pour l'accomplissement de la nutrition s'est effectué vers l'organe malade, et que son intégrité en est plus ou moins menacée. La chaleur de cet organe lui paraît augmentée ; il est douloureux, et offre une rougeur et une tension plus ou moins fortes. Il reconnaît un surcroît d'action nutritive du tissu vers lequel a lieu cet afflux de sang; et s'il recherche la cause de ce surcroît d'action, il la trouve dans l'impression de certains agens extérieurs, auxquels, à cause de cela, il donne le nom de *stimulans*, *d'irritans*, ou dans l'influence sympathique d'un autre organe soumis à l'impression de ces agens. Cela lui suffit pour baser un traitement que la raison approuve, et dont l'expérience atteste l'efficacité. On conçoit, en effet, que, bien que le médecin ignore ce qui se passe dans ce conflit de l'activité physique et de l'activité vitale, il n'a pas agi avec moins de certitude et de sûreté que s'il fût parvenu à connaître comment l'impression des stimulans produit directement ou sympathiquement dans les organes le surcroît d'action nutritive, cause prochaine de l'afflux qui constitue l'état inflammatoire. Parce qu'on ignore le mécanisme par lequel la nature opère l'adhérence d'une plaie, cela n'empêche point de la réunir exactement.

Et pourquoi, répéterait-on contre la médecine seule une objection frivole qu'on peut faire contre toutes les sciences et contre tous les arts? *Newton* connaissait-il la nature de l'attraction, et *Lavoisier* celle de l'affinité, quand ils calculaient avec la plus grande exactitude les phénomènes que ces deux forces produisent? Non, sans doute; et cependant, qui oserait contester à la physique et à la chimie une certitude absolue? On n'a jamais soutenu que l'agriculture fût un art nutile,

parce que *Jussieu* et *Decandolle* ignoraient le secret de la vie des végétaux; et bien qu'ils n'aient pu expliquer comment un faible grain, enfoncé dans la terre, se développe, s'accroît et reproduit un être semblable à celui qui lui a donné naissance, on n'a jamais avancé que la science du botaniste ne reposait que sur de futiles hypothèses, on n'a jamais osé prétendre que l'hirondelle, qui déserte nos climats en automne, eût besoin, pour revenir au prinptemps, de deviner la puissance qui règle les saisons. Il est ridicule d'exiger du médecin la connaissance des secrets impénétrables de la nature, quand les sciences qui reposent sur les fondemens les plus solides ne s'appuient que sur des faits bien démontrés, sans doute, mais dont la cause première doit rester à jamais inconnue.

Il est une autre objection que les détracteurs de l'art de guérir croient sans réplique. Selon vous, disent-ils, la médecine est susceptible de méthode; elle a des règles constantes dont tout bon praticien ne doit pas s'écarter; mais il suit de là que la médecine étant positive, il faudra la faire de la même manière dans tous les pays, puisque ce sont partout les mêmes indications à remplir; cependant on voit tout le contraire, et la pratique varie suivant les différens peuples. Si elle reposait sur des bases solides, sa théorie devrait être semblable dans tous les temps; cependant on voit encore le contraire; des systèmes sans nombre se succèdent sans cesse, et se détruisent tour à tour. Non-seulement les médecins anciens et modernes ne sont point d'accord, mais ceux-mêmes de nos jours ne s'entendent pas. Ce que l'un approuvre, l'autre le nie; les uns avancent qu'une maladie est inflammatoire, les autres prétendent démontrer qu'elle est asthénique; les uns affirment que tel ou tel organe est affecté de préférence dans telle telle maladie, tandis que les autres soutiennent que c'est un autre organe qui est lésé. Ceux-ci attribuent à une altération organique ce que ceux-là rapportent à une lésion purement vitale; selon les uns il existe des maladies morales, intellectuelles, dans lesquelles le principe de l'intelligence est seul attaqué; tandis que, selon les

autres, tous ces symptômes morbides sont rapportés à une altération de l'encéphale. Si, maintenant, vous suivez les praticiens au lit du malade, vous retrouvez les mêmes débats, les mêmes contradictions; ce que l'un conseille comme utile, l'autre le condamne comme dangereux. Si pourtant la médecine avait des règles stables et positives, tout ce qui s'en écarterait serait une faute, ce que l'expérience ne fait point voir: il paraît, au contraire, que la nature se prête à tout, et les méthodes les plus singulières se justifient par des observations de réussite.

Cette objection paraît d'abord spécieuse; et il faut avouer que c'est une des plus fortes accusations dirigées contre l'art de guérir; mais si l'on conclut de la diversité d'opinion des médecins dans les différens pays, que la médecine n'est qu'une chimère, on tire d'un fait très-vrai une conséquence fausse. Il faut d'abord observer que, dans tous les pays du monde, quand les indications sont précisément les mêmes, le mode de traitement repose aussi presque toujours sur les mêmes principes. Par tous pays, on emploie des moyens débilitans quand il y a pléthore; on fortifie quand il y a atonie et faiblesse. Si l'on considère les choses sans prévention, il est facile de se convaincre que les contradictions des médecins roulent le plus souvent, non sur les faits, mais sur les conséquences qu'on en déduit, et sur les théories dont ces conséquences sont la base. Les tableaux de maladies que nous a transmis *Hippocrate* sont encore brillans de vérité, et les remèdes qu'il conseille sont encore ceux qui ont le plus de succès aujourd'hui. Nous pouvons dire avec Baglivi: « *Si Hippocratis aphorismos, prœsagia, coacas, cum posterorum observationibus comparaveris, quæ fuit superioribus seculis eamdem nunc esse morborum naturam, et eodem ac olim ordine procedere illorum periodos liquidò constabit. Ex his omnibus deduci jure poterit medicinam non adeò incertam esse, nec adèo levibus, ut vulgò putant, innixam fundamentis, sed ex regulis certis multoque usu confirmatis pronuntiare. Observationes namque quæ caput artis sunt, pro subjecto habent humanum corpus, cujus motus, sive*

naturales, sive morbosi originem habent stabilem, et periodos regulares et constantes ; undè et medicinæ dogmata talibus superstructa observationibus, fieri vix potest quin certa sint et perpetua. »

Souvent aussi la contradiction n'est qu'apparente, et ne tient qu'à ce que tous les écrivains ne donnent point les mêmes acceptions aux mêmes mots. Il n'est point surprenant alors que leurs remèdes diffèrent, puisque les maladies qu'ils décrivent ne sont pas semblables.

Il est d'ailleurs des différences dans les climats qui doivent nécessairement en produire dans la nature des maladies et dans leur mode de traitement. La manière de vivre n'est point la même chez tous les peuples ; il en est qui sont sobres par habitude, tandis que d'autres sont adonnés au vin et à tous les excès de l'intempérance. On conçoit que le traitement, comme les maladies, doit changer encore dans ces circonstances diverses ; mais ce traitement, qui paraît varier à l'infini, a cependant les mêmes principes pour fondement ; et bien que la médecine ne soit point uniforme, elle n'en est pas moins toujours la même, et suit les indications qui se présentent, en se modifiant comme elles chez les différens peuples. Le cours des siècles doit apporter aussi des changemens notables dans les maladies ; et l'art n'établit pas mieux la solidité de ses principes en constatant la marche de la nature dans ses règles qu'en l'épiant dans ses exceptions.

Ce n'est pas, cependant, que je veuille prétendre que, malgré l'opposition des systèmes et des théories, une seule méthode de traitement ait toujours été adoptée pour la curation des lésions organiques, qui dans les différens pays se manifestent aux yeux du médecin par des phénomènes toujours identiques. L'Histoire de la médecine est là pour démontrer l'inexactitude de cette assertion ; et, malgré l'opinion contraire de *Cabanis*, on ne peut se dissimuler que la thérapeutique n'ait souvent changé sous l'influence des systèmes. Assurément les humoristes, qui combattaient par les antiseptiques et les évacuans les maladies qu'ils croyaient toujours occasionnées par la dégénérescence des humeurs, suivaient dans leur traitement une route

bien différente de celle d'*Asclépiade* et de ses sectateurs, qui, appliquant à la médecine la philosophie corpusculaire, ne voya ent dans les maladies que des dérangemens dans l'ordre, le nombre et la disposition des atomes qui composent le corps humain. Ils ne se proposaient, en effet, d'autres indications à remplir que de rétablir cet ordre, et cette harmonie par le vin, les frictions, les bains, l'exercice, ou de diminuer la surabondance des atomes par la diète et la saignée. Assurément ceux qui ne voient dans la plupart des altérations organiques que des degrés différens de l'irritation qu'ils croient devoir combattre par des boissons adoucissantes et les émissions sanguines, ne peuvent suivre une thérapeutique semblable à celle de *Brown* ou de *Cullen*, qui, ne voyant que faiblesse dans l'immense majorité des maladies, prodiguaient des stimulans plus ou moins énergiques. Toutefois, il faut le dire, la diversité des méthodes curatives adoptées par les sectes médicales dans les mêmes maladies ne produit pas des effets aussi funestes qu'on pourrait bien se l'imaginer. Car si l'on est divisé en théorie, on est le plus souvent d'accord en pratique, et quoiqu'il ne soit pas vrai de dire que les opinions systématiques n'influent jamais sur le procédé qu'on emploie au lit des malades ; il n'en est pas moins certain qu'alors elles sont presque toujours oubliées et remplacées par des axiomes qui sont le fruit de l'observation et de l'expérience de tous les siècles.

Et d'ailleurs, parce que les médecins ont adopté des systèmes contradictoires, parce qu'ils conseillent des remèdes d'un genre différent dans une même maladie, en faut-il conclure que leur science ne repose que sur de vaines hypothèses? Parce que quelques médecins ont payé leur tribut à l'humaine faiblesse, et ont souvent déserté la vérité ; parce que des sectaires ambitieux ont violé les lois les plus sévères que prescrit l'art de guérir, et ont pensé que la nature devait obéir à leurs rêves, en flétrissant leurs noms, doit-on flétrir les lois qu'ils ont profanées ? Non, sans doute. Il serait absurde de rendre la médecine responsable des erreurs ou de l'ignorance coupable de quelques médecins trop souvent abusés. Ainsi, quoique des observateurs

peu attentifs aient prétendu que les symptômes morbides ne se rattachent pas toujours à des altérations d'organes, et que, sous le nom de *maladies morales et intellectuelles*, ils aient désigné les troubles de la pensée sans dérangement organique; il n'en est pas moins bien démontré que tous les phénomènes morbides qui s'observent chez l'homme, quelle que soit leur nature, dépendent de son organisation, et que c'est par conséquent sur la connaissance de l'homme physique que doivent être fondées toutes les considérations qui ont trait à la lésion de l'homme moral. Il est évident, en effet, que l'exercice de la pensée, étant lié à l'intégrité des organes sans lesquels on ne sent, on ne perçoit, on ne désire, les maladies intellectuelles doivent être mises au nombre des maladies de l'encéphale, puisqu'on ne conçoit pas qu'elles aient lieu sans une modification de cette partie; car qui dit malade, dit altéré, et il n'y a que les corps qui soient susceptibles d'altération. Mais ces erreurs, je le répète, ne résultent que de l'ignorance de ceux qui les commettent; ce n'est point à l'art qu'il faut s'en prendre, il n'y est pour rien. « Les folies et les absurdités, dit *Cabanis*, n'anéantissent point la sagesse et la raison; au contraire, elles les supposent. Le désordre, en effet, suppose l'ordre, et le mensonge la vérité; car les contraires ne sauraient se concevoir sans leurs contraires. »

Eh quoi! parce que les théories sur lesquelles sont basées la physique et la chimie ont varié plus d'une fois chez les différens peuples, a-t-on cru jamais être en droit de prétendre que la physique et la chimie ne reposaient que sur des chimères? parce que les physiciens ne sont pas d'accord sur l'émission ou l'ondulation de la lumière, est-on autorisé à ne pas croire à la physique? Et pourquoi s'étonner si les médecins ont suivi quelquefois des routes différentes? n'est-ce donc qu'en médecine que le génie, emprisonné, doit baiser sa chaîne et ramper en esclave? N'est-ce pas une folie bien étrange que de s'imaginer que la science médicale, qui s'applique tous les faits, tous les phénomènes, tous les développemens de l'esprit humain, doive rester stationnaire? Les trésors apportés d'un nouveau monde, l'expérience

des siècles, les méditations profondes des observateurs de la nature ne doivent-ils donc pas agrandir son domaine, et reculer indéfiniment ses limites? On aperçoit aisément tout le ridicule d'une pareille objection.

S'il est vrai de dire, ce qui me paraît difficile à croire, qu'un hôpital, confié pendant plusieurs années à deux médecins dont les théories exclusives soumettent les malades à des remèdes opposés, présente pourtant chaque année la même mortalité, cela ne prouve point l'incertitude et l'inutilité de l'art de guérir, mais seulement que la pratique de ces deux médecins est également mauvaise.

Il est d'autres raisonnemens sur lesquels s'appuient les antagonistes de la médecine. Vous prétendez, nous disent-ils, guérir les maladies; mais qui vous a dit que, parce que la guérison suit l'application de votre remède, ce soit votre remède qui ait produit la guérison? Si, comme vous l'annoncez, vos principes sont fondés sur la nature, c'est donc elle qui doit être le médecin, et le rôle que vous avez à remplir n'est que celui de ministres, pour le moins inutiles. La nature, en effet, est assez puissante pour guérir sans vous, et la diversité de vos remèdes, dans une même maladie, prouve assez qu'elle guérit souvent malgré vous. Si quelques indications positives se présentent à remplir, il est une voix secrète, un instinct conservateur qui, beaucoup plus sûr que vos raisonnemens et vos théories, en avertissent le malade, et le dirigent dans le choix des médicamens comme dans celui des alimens qui lui conviennent. « Nous ne savons, ajoutent-ils avec le philosophe de Genève, de quelles maladies nous guérissent les médecins; mais nous savons qu'ils nous en donnent de bien funestes, la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort; s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. »

C'est une tâche aisée que de répondre à ces sophismes et de convaincre les incrédules. Qu'ils pénètrent dans ces asiles de la douleur où repose l'indigence accablée du fléau des maladies, et qu'ils parcourent cette lugubre enceinte. Qu'ils voient ces malheureux dont les corps languissans ont puisé dans des lieux infectés le venin qui les

détruit. La nature succombe, et la mort s'apprête à les compter parmi ses victimes ; mais la médecine se hâte de venir à leur secours, et l'écorce précieuse du Pérou les arrache au trépas, et rend à leurs corps affaiblis toute la force et la vigueur qu'ils avaient perdues. Qu'ils jettent les yeux sur ces victimes infortunées de la volupté, à qui l'attrait du plus doux des plaisirs fit oublier un moment les dangers du fatal poison qui les consume. Qu'ils considèrent ce que la nature a fait pour leur guérison ; qu'ils interrogent le désespoir de ces malheureux qu'une longue agonie conduit au tombeau, au milieu des cris déchirans qu'arrache la douleur ; qu'ils nous apprennent ce que peut la nature seule contre les ulcères affreux qui les rongent, et contre l'horrible carie dont leurs os sont déjà à demi dévorés ; qu'ils dédaignent, s'ils le peuvent, l'emploi du mercure, et qu'ils méconnaissent encore, s'ils osent le faire, les bienfaits de la médecine. Qu'ils tournent leurs regards vers ces êtres défigurés que la variole entraîne souvent vers la tombe ; qu'ils contemplent l'issue funeste de cette maladie redoutable qui naguère désolait l'Europe et décimait la population, avant que la vaccine n'eût arrêté ses ravages ; qu'ils voient à quel prix ceux qui lui échappent achètent leur guérison ; qu'ils examinent ces cicatrices ineffaçables, ces difformités hideuses, et pourtant bien moins fâcheuses encore que la surdité et la cécité complètes, qui en sont souvent les suites déplorables ; qu'ils voient à quels dangers la vaccine a soustrait l'humanité, et qu'ils nous disent si la médecine n'a pas ici plus de puissance que la nature, à la prévoyance de laquelle ils se confient avec sécurité.

Il est évident qu'il y a une foule de maladies dans lesquelles elle est absolument impuissante. Ce n'est point que je veuille nier les efforts de la nature médicatrice ; les crises salutaires des maladies nous en offrent des exemples trop fréquens pour ne pas reconnaître que, dans quelques cas, c'est à la nature seule que l'on doit la guérison. Mais dans combien de circonstances ses efforts sont impuissans et même nuisibles ! Que dirait-on d'un médecin qui, tranquille spectateur des souffrances de son malade, attendrait, dans une inaction coupable,

les suites d'une fièvre pernicieuse, d'une péripneumonie, d'une asphyxie, de la syphilis, de la pustule maligne, d'une hernie étranglée, d'un accouchement laborieux, et de tant d'autres maladies qui réclament les secours empressés de l'art de guérir, et qu'il combat presque toujours avec avantage? Je demanderai aux plus zélés partisans de la nature, s'ils lui conserveront une entière confiance dans une attaque d'apoplexie, où elle ne peut surmonter elle-même les obstacles qu'oppose sa propre faiblesse. Je leur demanderai encore s'ils se fieraient à elle seule dans un empoisonnement, où tous ses efforts ajoutent souvent aux dangers, au lieu d'y remédier.

Il faut avouer que si, dans quelques circonstances, l'expectation est la conduite la plus sage, il en est d'autres où elle doit entraîner la perte des malades, et ne peut être justifiée. Il faut convenir aussi que la médecine de l'instinct est très-bornée chez l'homme social, et que bien que, chez plusieurs animaux, on ne puisse disconvenir que l'instinct soit un guide assez sûr dans la recherche des remèdes qui leur conviennent, il existe chez l'homme une foule d'idées et de préjugés qui l'ont dénaturé au point de le rendre souvent victime de cette voix secrète, s'il consentait à lui obéir. Considérez ce frénétique furieux dont un horrible délire a égaré la raison; jetez vos regards sur ces nombreux malades épuisés au moral comme au physique, et dont l'esprit est devenu plus faible que celui d'un enfant; et dites-nous, si vous le savez, ce que peut l'instinct dans ces circonstances alarmantes. D'ailleurs, la médecine ne se borne point à arracher de la tombe un mortel expirant; sa prévoyance s'étend au-delà même du danger; elle sait prévenir les maux qui menacent son existence, et le soustraire aux écueils dont il est entouré. Voyez cet enfant qui vient de naître; à peine sorti du sein de sa mère, son entrée dans la vie est signalée par des pleurs, et ses premiers cris annoncent la souffrance. Ici la voix de l'instinct est muette encore; sans forces, sans défense, sa faiblesse le livre à des soins étrangers, et réclame des secours sans lesquels il terminerait bientôt sa fragile existence.

Il est impossible de révoquer en doute les nombreux bienfaits que

la médecine a répandus, soit dans l'hygiène publique, par l'assainissement des villes, des camps, des hôpitaux, des prisons, qui jadis étaient des cloaques où l'homme exhalait le poison qui devait servir à sa destruction ; soit dans l'hygiène particulière, par les conseils salutaires qu'elle donne à chaque habitant pour éloigner de lui les dangers qu'une mauvaise alimentation, un air insalubre ou une profession dangereuse accumulent sur lui.

L'hygiène militaire et l'hygiène navale marchent de front pour attester encore les bienfaits de la médecine ; et les voyages de Cook et de Lapeyrouse, comparés à ceux de Vasco de Gama et de l'amiral Anson, seront un monument éternel de son utilité. Pour mieux l'établir encore, il ne suffit que de comparer la prospérité des états avant que leurs gouvernemens n'eussent été éclairés par les sciences médicales, lorsqu'ils étaient ravagés par des maladies, dont quelques-unes ont complètement disparu, avec la prospérité dont ils brillent aujourd'hui. Il suffit de comparer la population de la France qui, sous le règne de Charles IX, était de vingt millions, avec ce qu'elle est maintenant, abstraction faite de ses agrandissemens, pour montrer de la manière la plus évidente les immenses bienfaits que cette science a rendus à la société.

Il faut avoir bien envie de critiquer les médecins, et avoir bien peu de reproches fondés à leur adresser, pour leur faire celui d'inspirer la lâcheté, la pusillanimité et la terreur de la mort. Plus libres de préjugés que la plupart des hommes, ils méprisent tous ces rêves qu'enfanta l'erreur et que nourrit la crédulité ; ils font disparaître tous ces fantômes qui fascinent et tourmentent les imaginations inquiètes, et leur science, qui, comme toutes les sciences physiques, ne s'appuie que sur des faits bien démontrés, fait taire les croyances ridicules, la honte de l'esprit humain, et fait justice des superstitions des hommes. L'habitude d'observer la nature, la connaissance des lois qui régissent la machine vivante et la recherche attentive des ressorts puissans qui l'animent, donnent à leur caractère une fermeté, un courage et une indépendance qui ne se dé-

mentent jamais. Je ne puis concevoir comment les médecins, qui font si souvent le sacrifice de leur vie pour porter à leurs semblables les secours de leur bienfaisance et de leurs talens utiles, pourraient inspirer la terreur de la mort, qu'ils affrontent avec tant de courage. Voyez-les pénétrer dans une ville pestiférée, dans ces asiles encombrés de malheureux que le salut public a séparés de leurs parens dans ces momens terribles où les conseils de l'amitié et de la nature seraient si nécessaires. Quelle glorieuse ardeur les anime ! avec quelle tranquillité d'âme ils vont s'ensevelir vivans dans ces gouffres du trépas ! Rien n'arrête leurs efforts ; ils bravent tous les dangers, surmontent tous les périls, et montrent à tous les regards une sécurité parfaite et un courage inébranlable, quand tout respire autour d'eux la désolation, l'épouvante et la mort.

Voyez-les encore au milieu des combats braver les foudres de la guerre, et arracher à la Mort, étonnée, des héros qui doivent défendre leur patrie et moissonner de nouveaux lauriers. Eh quoi ! parce que Machaon et Podalyre, mêlant à la gloire des armes une autre gloire non moins digne d'envie, ont prodigué leurs soins salutaires au brave Ulysse, au valeureux Achille, ces héros ont-ils jamais redouté d'affronter le trépas? Parce qu'Alexandre implora le secours de *Philippe*, fut-il moins courageux dans les plaines d'Arbelles? Et parce que M. *Desgenettes*, dont la postérité la plus reculée gardera le souvenir, s'inoculait lui-même la peste pour rassurer les imaginations et le courage ébranlé de l'armée, nos soldats, dont il avait relevé la valeur et la gloire, firent-ils en Égypte des conquêtes moins brillantes et moins rapides?

Le philosophe de Genève ne s'est donc livré qu'à de vaines déclamations. La maladie incurable dont il était atteint explique assez ses faux jugemens sur la certitude et l'utilité de la médecine. Il faut dire ici que sa logique fut complètement en défaut ; mais il ne faut point pourtant insulter à la cendre de ce grand homme. Il faut se rappeler que sa plume éloquente fut l'auxiliaire de la médecine, en ramenant les femmes aux sentimens les plus doux de la nature, au devoir plein

de charmes d'allaiter leurs enfans et de ne les point charger à leur naissance de ces liens dont jadis on accablait leur faiblesse. « Le voilà donc, s'écriait Pline, cet animal superbe, né pour commander à tous les autres ; il gémit, on l'emmaillotte, on l'enchaîne, on commence sa vie par des supplices pour le seul crime d'être né ! » Rousseau mit fin à ces supplices ; il brisa les chaînes qui enlevaient au nouveau-né le privilége de respirer et de vivre en liberté. Qui ne sait d'ailleurs qu'il se repentit sur la fin de sa vie d'avoir calomnié un art utile à l'humanité, et qu'il professa des idées plus justes quand il écrivit à Bernardin de Saint-Pierre : « Si je faisais une nouvelle édition de mes ouvrages, j'adoucirais ce que j'ai dit sur les médecins ? Il n'y a pas d'état qui exige plus d'études que le leur ; par tous pays ce sont les hommes le plus véritablement utiles et savans. »

Les antagonistes de l'art de guérir s'imaginent encore ébranler sa certitude et démontrer son inutilité par l'exemple de Rome, qui se passa, dit-on, de médecins pendant cinq cents ans. Il faut d'abord observer que la vérité de cette assertion est loin d'être démontrée ; car plusieurs historiens rapportent que, dès les premiers temps de la république, un temple avait été consacré au culte d'Apollon, dieu de la médecine, ce qui prouve que Rome ne fut point aussi long-temps étrangère aux bienfaits de cet art conservateur. Mais laissons, du reste, à Voltaire le soin de leur répondre : « Le peuple romain, dit-il, se passa plus de cinq cents ans de médecins ; ce peuple alors n'était occupé qu'à tuer, et ne faisait nul cas de conserver sa vie. Comment donc en usait-on à Rome quand on avait la fièvre putride, une fistule, un cancer, un bubonocèle, une fluxion de poitrine? On mourait. »

Il me serait facile d'apporter de nouvelles preuves pour justifier la médecine des injustices que l'on commet à son égard, et de montrer qu'elle ne le cède point en certitude aux autres sciences physiques ; mais je dépasserais les bornes que je me suis prescrites, et je manquerais peut-être encore le but que je me propose ; car je n'ignore pas que

la raison est bien faible contre la raillerie. J'observerai seulement que, malgré les sophismes et les déclamations frivoles de ses détracteurs, dont elle se venge en les accablant de ses bienfaits, la médecine résiste aux tempêtes qui l'agitent, et que son utilité l'emporte toujours sur des saillies de l'imagination que la santé enfante et que la maladie détruit. Souvent, en effet, les plus incrédules sont les premiers à implorer l'assistance du médecin quand leur santé les abandonne. Ils ont beau dire alors que c'est seulement pour obéir à l'usage et aux vieilles coutumes qu'ils ont recours à lui, et que ses avis ne captivent nullement leur confiance, il est aisé de se convaincre qu'ils sont d'une insigne mauvaise foi; car leur courage factice les délaisse, et ils pâlissent et tremblent de tous leurs membres, si le médecin leur annonce que leur maladie peut avoir une issue funeste. Ce n'est qu'après la guérison qu'ils redeviennent incrédules, et dédaignent l'idole qu'ils encensaient pendant la maladie. Montaigne lui-même parcourut, dans l'espérance de se guérir de la gravelle, toutes les eaux minérales de France, d'Allemagne et d'Italie. « Du moment, dit M. *Richerand*, qu'il s'agit de sa maladie et de l'effet des remèdes, notre sceptique devient le plus crédule des hommes ou la plus ridicule des femmelettes. » C'est là l'histoire de tous les faux braves qui se vengent par des épigrammes de l'empire que la médecine exerce sur eux.

DEUXIÈME PARTIE.

Sur quelle base doit reposer la médecine pour échapper à l'erreur ?

Si la recherche de la vérité doit être utile, c'est surtout quand il s'agit de la santé des hommes. Aussi les philanthropes et les savans de tous les âges ont-ils réuni leurs efforts pour perfectionner l'art qui doit la rétablir ou la conserver, et le garantir d'erreurs toujours funestes. En médecine, en effet, il n'en est point d'innocentes, et ce n'est pas quand il s'agit de la vie qu'il est permis de se reposer sur de vaines hypothèses. Cependant, malgré les dangers des théories douteuses, la médecine devait éprouver le sort de toutes les sciences humaines, et le flambeau de la vérité ne devait pas tout d'un coup dissiper les ténèbres qui l'ont trop long-temps obscurcie. Née du besoin, elle ne fut d'abord qu'un recueil de remarques et de préceptes rassemblés sans méthode, et qu'un amas irrégulier de recettes appliquées presque au hasard par des hommes sans étude et sans expérience.

Mais à mesure que la civilisation répandit ses bienfaits chez les peuples, on devint plus attentif à la santé des hommes, et le domaine de la médecine, jusque-là négligé, s'étendit nécessairement. Les observations se multiplièrent ; mais, comme elles se transmettaient par tradition dans chaque famille, elles étaient perdues pour les autres hommes, et d'ailleurs une foule de faits intéressans tombaient dans l'oubli.

On sentit alors le besoin de classer cette foule de faits recueillis au hasard ; on les considéra dans leur ensemble, et l'on chercha à établir le rapport qu'ils pouvaient présenter entre eux. On voulut les enchaîner les uns aux autres ; on fit succéder le raisonnement à l'empirisme aveugle ; et des philosophes, éblouis par l'éclat nouveau des sciences qu'ils avaient cultivées, appliquèrent à la médecine leurs théories imaginaires. Ainsi naquirent des systèmes qui, ne reposant pas sur l'examen de la nature et la connaissance positive des lois de l'organisme, devaient indubitablement plonger la médecine dans le vague des hypothèses.

Il est naturel à l'homme de rechercher la cause des phénomènes qui frappent son attention. Le besoin des théories le tourmente ; il veut tout expliquer, et souvent il s'égare. L'expérience n'a que trop confirmé la frivolité des systèmes exclusifs en médecine, et leur succession rapide a prouvé qu'aucun d'eux n'était appuyé sur une base solide. Quel que soit le brillant des théories, la nature ne se plie pas au gré de nos désirs ; elle franchit les limites que nous voulons lui imposer, se joue des hypothèses, et ne reconnaît pour véritables que les lois qui la régissent. C'est donc à la connaissance de ces lois que le médecin doit prétendre. Toute doctrine médicale qui n'est point basée sur l'organisme est nécessairement fausse dans ses principes, et presque toujours dangereuse dans ses conséquences.

Il suffit de jeter un coup-d'œil rapide sur cette foule de systèmes qui se sont détruits tour à tour pour se convaincre que la médecine ne fut qu'une science stérile, aussi long-temps que l'on ne vit dans les maladies que des altérations mécaniques, chimiques et humorales des corps, et des dérangemens inexplicables du principe secret de la vie. Il faut que l'ambitieuse passion de tous les inventeurs de systèmes dénature leur jugement d'une manière bien étrange, pour que leurs sophismes échappent à leurs yeux ! Quelle stérile profusion d'écrits publiés depuis *Galien* jusqu'à nous sur les désordres produits par la bile, la pituite, le sang et l'atrabile, comme si nos fluides jouaient sans cesse un rôle actif pour

nous tourmenter et nous perdre ! Que de théories mensongères sur les saburres, la dissolution du sang, et la putridité des humeurs ! Que de visions absurdes, d'êtres inconnus et imaginaires ! Où réside cette âme intelligente à laquelle *Stahl* rapporte non-seulement les facultés morales, mais encore tous les actes organiques? Où va-t-il chercher que la maladie n'est qu'une sorte de trouble dans le gouvernement de l'économie, qui résiste à la destruction? Que ses raisonnemens sont dignes de pitié, quand il nous dit que l'âme, essentiellement raisonnable, ne peut agir à notre détriment, et que si l'issue malheureuse des maladies prouve parfois qu'elle se trompe, cela tient uniquement à la dégradation de l'homme par le péché originel! Sans ce funeste péché d'Adam, que fût devenue la théorie de *Stahl?*

Que *Van-Helmont* est habile à se créer des chimères, quand il reconnaît, sous le nom d'*archée*, un principe actif et intelligent placé dans l'estomac, où il remplit les fonctions d'un alchimiste, préside à la vie et tient sous sa dépendance plusieurs autres archées subalternes, qui, malgré leur sage prévoyance, sont comme lui susceptibles d'erreur, et se livrent parfois à des mouvemens déréglés dont les maladies sont la triste conséquence ! Que *Pitcarne* est loin de la vérité, quand il prétend expliquer les fonctions par l'action mécanique des organes, qu'il soumet aux formules d'un calcul algébrique; et quand, appliquant à la pathologie toutes ses idées mathématiques, il se propose ce problème général : une maladie étant donnée, en trouver le remède ! N'eût-il pas montré plus de sagesse en se bornant à cette autre proposition, qui est plus simple et plus circonscrite : une maladie étant donnée, en indiquer le siége et le véritable caractère? il lui eût alors été plus facile de résoudre son problème, et l'humanité y eût gagné quelque chose.

Asclépiade n'est pas plus raisonnable, quand il veut expliquer toutes les fonctions de l'organisme par la forme des atomes qui entrent dans la composition de nos parties; et quand il attribue toutes les maladies à l'embarras que ces globules éprouvent dans les vaisseaux qu'ils doivent parcourir, toutes les fois qu'ils arrivent ensemble en trop grand

nombre, s'entrechoquent et se meuvent trop vite ou trop lentement. Les phénomènes de la vie ne s'expliquent pas par une théorie mécanique, et si quelques-uns semblent reconnaître l'influence des forces physiques, il faut avouer que ce qu'il y a de physique ou de mécanique dans l'homme est mis en jeu par un principe inconnu, qui est celui de la vie, ou par des organes en mouvement.

La doctrine de M. *Beaumes*, qui établit que toutes les fonctions sont le résultat des forces chimiques, et que les maladies sont dues à la perte d'équilibre des principes élémentaires du corps humain, n'est pas basée sur des fondemens plus solides que le système d'*Asclépiade*. Elle est une preuve nouvelle de l'impuissance des théories chimiques, exclusivement appliquées à la science de la vie, et des erreurs que l'on ne peut manquer de commettre quand on néglige de s'appuyer sur la connaissance de l'organisme.

Il n'est pas plus sage de se persuader, avec *Thémison*, que toutes les maladies connues peuvent être rapportées à trois genres, dont le premier, qui est le genre *strictum*, comprend les maladies où il y a excès de tension de la fibre; dont le second, qu'il nomme *laxum*, comprend celles où il existe au contraire relâchement ou débilité de la fibre; et dont le troisième, qu'il appelle *mixtum*, renferme des lésions morbides qui participent à la fois aux deux genres précédens. Il est impossible de croire avec lui que la connaissance des causes et du siége des maladies ne peut être d'aucune utilité pour leur traitement, et qu'il importe seulement de distinguer à quel genre elles doivent appartenir, sans avoir égard aux forces, à l'âge et aux habitudes du malade. Ne semble-t-il pas, lorsqu'on voit des médecins instruits soutenir d'aussi pitoyables doctrines, que ce soit la destinée éternelle de la vérité d'être méconnue ou défigurée, et que l'homme soit condamné par la faiblesse de sa nature à rouler pour toujours dans un cercle de préjugés et d'illusions?

Thémison est tombé dans une grave erreur, en posant en principe que les solides sont seuls doués de la vie, et peuvent seuls devenir malades. On ne saurait en effet méconnaître la vie dans les liquides

qui font partie des corps organisés. Les uns et les autres sont également soumis à l'action de la vie ; il faut nécessairement le concours des uns et des autres pour qu'elle ait lieu. Si on y réfléchit, on verra que toutes les substances destinées à entrer dans la composition de nos organes sont d'abord à l'état liquide. Les alimens sont réduits à cet état avant d'être assimilés, et leur animalisation s'augmente à mesure qu'ils s'éloignent davantage de l'organe dans lequel ils ont été introduits. L'œuf n'est-il pas un exemple de la vie des liquides? N'avons-nous pas été tout à fait fluides dans les premiers temps de la conception? Ne voit-on pas la fibrine du sang se contracter, comme la fibre musculaire, sous l'influence de l'électricité? Mais, si l'on admet que les fluides sont doués de la vie, on est aussi forcé de reconnaître qu'ils peuvent devenir malades, car tout corps organisé est par cela même susceptible d'altération.

L'observation vient à l'appui de ce raisonnement. Il n'est que trop fréquent de voir des hommes à qui la nature a refusé les premiers besoins de la vie se nourir pendant long-temps d'alimens insalubres, dont l'usage produit un chyle impur et un sang corrompu. Bientôt l'économie tout entière se ressent de la fâcheuse influence de ce fluide altéré : le visage devient pâle ou livide, une faiblesse générale se manifeste; le malade est sans forces comme sans courage ; sa mémoire l'abandonne ; son pouls est faible et lent ; ses gencives se tuméfient ; son haleine devient fétide ; il perd l'appétit ; ses digestions sont difficiles ; il éprouve un malaise inexprimable, des syncopes, des hémorrhagies variées ; des taches livides se répandent sur différentes parties de son corps; ses jambes sont le siége de larges ulcères, d'où s'écoule une sanie fétide ; la fièvre hectique s'empare du malade, et la mort ne tarde pas à l'immoler. L'autopsie cadavérique vient justifier encore ce que le raisonnement avait indiqué. Un fluide séreux et jaunâtre s'est épanché dans le tissu cellulaire sous-cutané, et quelquefois même dans le parenchyme des organes ; les vaisseaux et le cœur sont remplis d'un sang noir et fluide, évidemment altéré, tandis que les viscères ne présentent point de traces de lésions organiques. Or, dans ce cas,

n'est-il pas permis de penser que les liquides, qui offrent seuls des altérations marquées, ont été primitivement malades?

N'a-t-on pas encore la preuve de l'altération primitive des liquides dans la période d'incubation de plusieures fièvres éruptives, et de toutes les maladies transmises par l'introduction de miasmes, de virus ou de venins, comme dans les typhus, la syphilis, la rage, et les empoisonnemens produits par la morsure d'animaux venimeux? Il ne peut être douteux que ces agens funestes n'aient porté d'abord sur les fluides leur désastreuse influence. Ne voit-on pas les phénomènes locaux de la syphilis ne se manifester souvent que plusieurs jours après un contact impur? La guérison de cette maladie chez l'enfant par le mercure administré à la mère, ne démontre-t-elle pas que les fluides peuvent être modifiés indépendamment de l'action organique? L'inoculation de la variole, et les phénomènes qui en sont la suite, ne sont-ils pas une preuve évidente de l'altération primitive des fluides? Ce n'est assurément pas une simple piqûre, et la réaction légère qui doit en être la seule conséquence, qui peuvent causer toutes les lésions organiques qu'elles produisent. S'il n'y avait rien de spécifique dans ces maladies, pourquoi l'inoculation du fluide variolique et syphilitique ne reproduirait-elle que la variole et la syphilis, et non la rougeole ou la miliaire? Peut-on douter que la bave d'un animal enragé ne détermine tous les phénomènes de la maladie terrible dont il est atteint? et n'est-on pas forcé de reconnaître encore ici une modification des fluides? Lorsqu'un vaste abcès existe, n'arrive-t-il pas quelquefois que la résorption du pus s'opère, et que l'altération des liquides précède les lésions viscérales qui se manifestent dans cette circonstance? L'âcreté des larmes et du mucus nasal, qui corrodent quelquefois la peau sur laquelle ils coulent, la chaleur brûlante que cause parfois la sortie des matières fécales, n'annoncent-elles pas que ces fluides ont subi un changement morbide? Sa nature n'est point connue, je l'avoue; mais est-ce une preuve qu'il n'existe pas? Qui n'a cent fois acheté la douce joie d'un repas par un trouble général, une agitation universelle, pendant tout le temps que le vin

circule avec le sang ? N'est-il pas évident que les molécules étrangères, que le sang charrie alors dans tous nos organes, les excitent et les tourmentent, puisque l'injection du vin dans les veines d'un animal produit des effets analogues? Ne voit-on pas une augmentation dans la quantité du sang produire une congestion dans tous les viscères et constituer la pléthore sanguine? L'anémie, au contraire, ne résulte-t-elle pas de la diminution de ce fluide? C'est en vain que les solidistes prétendent que, parce que les fluides sont sécrétés par les organes, ceux-ci doivent être primitivement malades ; car, outre qu'il n'est point encore démontré que tous les fluides soient le résultat de l'action d'un organe, et que les expériences de MM. *Chevreuil*, *Orfila* et *Ségalas* tendent à prouver le contraire, il n'y a pas de raison plausible qui s'oppose à ce que les fluides sécrétés deviennent malades dans les vaisseaux où ils circulent sans que les organes qui les ont produits aient été primitivement affectés. Les fluides sont une partie de l'organisme ; ils sont doués de la vie, et par conséquent susceptibles d'altération ; et bien que leurs maladies soient beaucoup moins fréquentes et plus difficiles à saisir que celles des solides, on ne peut les méconnaître sans fermer les yeux à l'évidence.

La doctrine de *Thémison* et de ses sectateurs est donc erronée ; elle est ridicule quand elle enseigne que la connaissance du siége et des causes des maladies ne peut être d'aucune utilité, non plus que celle des forces, de l'âge et des habitudes du malade. La première, en effet, de toutes les conditions pour combattre une maladie, c'est de la connaître. Or, si la santé est l'effet de l'intégrité des tissus et de l'harmonie des fonctions, qu'est-ce qu'une maladie, si ce n'est une lésion d'un ou de plusieurs organes et de leurs fonctions? Il est donc indispensable, pour combattre une maladie, de connaître les altérations ou les dérangemens d'action des organes. On ne peut modifier une fonction altérée si on ignore son mécanisme, et ce mécanisme ne peut être connu qu'autant que les fonctions ne sont point isolées des organes. On voit tous les jours une inflammation très-violente produire sur le sujet qui en est atteint tous les signes de l'adynamie. N'est-il pas évident que si le médecin, content de ce seul symptôme, néglige de porter

son attention sur le viscère malade, il s'exposera à commettre de graves erreurs? Il est impossible de ne pas reconnaître que les phénomènes maladifs ne sont que des effets subséquens, dont l'existence entraîne toujours l'altération d'un ou de plusieurs de nos tissus, et que, par conséquent, ces effets ne peuvent disparaître qu'avec la cause qui les produit. C'est donc à la combattre que le médecin doit prétendre, s'il ne veut être comparé à cet empirique que l'on a si bien représenté sous la figure d'un aveugle qui frappe à tort ou à travers sur la maladie ou sur le malade, et finit toujours par tuer l'un ou l'autre.

La connaissance des causes des maladies fournit une foule d'indications importantes. Si je sais que la paralysie, qui n'est que le symptôme de plusieurs affections différentes, est l'effet d'un épanchement de sang dans le cerveau, j'aurai recours à des remèdes qui pourraient devenir nuisibles, si cette maladie était produite par un cancer de cet organe ou par un fongus de la dure-mère. Un ulcère syphilitique exigera un traitement qu'on ne mettrait point en usage s'il reconnaissait une autre origine. N'est-il pas une multitude de maladies contre lesquelles tous les secours de la médecine deviennent impuissans, si le malade n'est pas soustrait à la cause qui a déterminé son affection? Que peuvent faire les médicamens contre la nostalgie, qui conduit lentement au tombeau le malheureux soldat qui regrette le toit paternel? Toutes les drogues de la pharmacie pourraient-elles guérir l'amant que le désespoir poursuit loin de l'objet qu'il adore? Non, sans doute, vous les épuiseriez en vain. A cet artisan, que sa profession expose à respirer les vapeurs du mercure, vous prodiguerez inutilement tous vos remèdes; ses tremblemens et ses coliques n'en persisteront pas moins, s'il reste soumis aux émanations qui ont détruit sa santé. Il serait ridicule de prétendre que, pour remédier à un empoisonnement, il est inutile de rechercher la cause qui l'a produit.

L'âge, les forces et les habitudes du malade méritent aussi, quoi qu'en dise *Themison*, de fixer l'attention du médecin. Chaque âge a ses maladies qui lui sont propres, et les changemens remarquables qu'il imprime aux organes doivent nécessairement modifier la nature des altérations qu'ils subissent, et faire varier les indications thérapeu-

tiques. Il n'est pas utile d'être médecin pour comprendre que l'on ne peut soumettre au même traitement un malade faible et débile et un sujet fort et vigoureux, un enfant qui commence son existence et un octogénaire expirant.

L'habitude est, comme on le dit, une seconde nature ; elle imprime à l'organisme des modifications, une manière d'être, d'agir ou d'être affecté qu'il est souvent dangereux de méconnaître dans les maladies. Les besoins factices que la société nous donne ne sont pas moins impérieux que ceux que l'on nomme besoins naturels. Si quelqu'un prétendait réduire subitement aux alimens grossiers dont se nourrit le sauvage un de ces hommes élevés au milieu de nos grandes cités, avec tout le raffinement de l'opulence et de la mollesse, et devenus les esclaves de leurs appétits désordonnés, personne assurément ne douterait que la vie de ce moderne *Lucullus* ne fût évidemment compromise, et cette prétention paraîtrait au moins peu raisonnable. Mais ne pourrait-on pas en dire autant d'un médecin qui, sans tenir aucun compte des habitudes de ses malades, les soumettrait tous au même régime? Qui ne se rappelle encore ces jours déplorables où la patrie en deuil vit les hordes du nord lui demander vengeance de vingt ans de triomphes? Qui ne sait que ces Tartares sans gloire, intempérans par instinct et par habitude, périssaient sous l'influence d'une diète rigoureuse, et ne conservaient la vie qu'à l'aide de médicamens incendiaires, dont nos soldats n'auraient point fait usage impunément? Il n'est point de médecin qui n'ait plus d'une fois observé que l'usage long-temps prolongé des médicamens, même les plus énergiques, anéantit leur action. On sait que Mithridate, accoutumé à l'effet des poisons, essaya vainement leur fatale influence ; et que, pressé de se soustraire aux Romains, il fut obligé de recourir à son épée pour se débarrasser d'une vie que les poisons ne pouvaient détruire.

Nous avons vu dans combien de fausses routes se sont jetés les médecins, pour avoir méconnu le véritable point d'où il fallait partir ; mais au milieu de toutes ces erreurs hypothétiques dont leur science a été si long-temps obscurcie, comment reconnaître la vérité? Com-

ment espérer la découvrir tout entière, quand les plus grands génies de tous les âges ont cru l'apercevoir où elle n'était pas? Il y a eu tant de systèmes absurdes vantés et proscrits tour à tour, qu'il faut vraiment peu s'étonner que la médecine ait été accusée de n'être qu'une science conjecturale. On devient naturellement incrédule quand on voit les écrivains les plus célèbres soutenir des opinions opposées avec un ton également tranchant et décidé ; et il est possible de croire que la doctrine qu'ils professent n'est pas plus vraie que les autres, et qu'elle doit tomber comme celles qu'elle renverse. C'est cependant une erreur qu'il importe de détruire, car on ne peut conclure que l'on doive s'égarer toujours parce qu'on s'est égaré quelquefois; c'est, au contraire, un motif de croire qu'après avoir pris souvent des chemins détournés on finira par découvrir la véritable route. Si les méthodes curatives ont toujours eu une mobilité surprenante, c'est assurément parce que la plupart des médecins, dans le choix qu'ils en devaient faire, n'ont pas consulté la nature, qui seule pouvait leur dicter des lois pour se gouverner; mais ce n'est pas à dire pour cela qu'ils ne doivent jamais parvenir à la découverte d'une théorie sage et salutaire.

Quels sont donc les principes qui doivent guider dans la recherche de la vérité en médecine? Faut-il bannir toutes les théories? En est-il une que l'on puisse admettre? ou bien, faut-il puiser dans chacune d'elles ce qu'il y a de vrai et d'utile? Parmi les doctrines mensongères qui ont mis obstacles aux progrès de l'art de guérir, il n'en est point, quelque absurde qu'elle soit, qui n'ait rencontré juste quelquefois, car à leur naissance elles se sont toutes appuyées sur des faits incontestables. Parce que les lois de la mécanique, de la physique et de la chimie ne peuvent expliquer tous les phénomènes de la vie, on aurait tort de prétendre qu'ils ne présentent rien de mécanique ou de chimique. On ne blâme point les systèmes, parce qu'ils n'expliquent rien, mais parce qu'ils n'expliquent pas tout. Le défaut de toutes les doctrines est de s'exclure mutuellement, et de s'aveugler sur l'abus des principes qui leur sert de base ; c'est de donner à des expériences vraies dans l'origine une signification trop étendue. Il

serait donc ridicule de regarder comme inutiles les efforts de ceux qui ont essayé de soulever le voile qui nous tient cachés les secrets de la nature. Il faut savoir éviter leurs erreurs, tout en profitant de leurs travaux, et l'observation doit-être le seul guide qui nous conduise à la connaissance de la vérité.

Quand les faits sont évidens, quand les principes sont solidement établis, il devient facile de s'entendre, et l'erreur ne tarde pas à s'évanouir. Il faut prendre le vrai partout où il se trouve; il ne faut point admettre exclusivement les opinions des solidistes, et encore moins celles des humoristes; il faut savoir puiser dans l'empirisme lui-même les secours dont l'utilité est démontrée, et ne point exclure le quinquina, le mercure et la vaccine, parce qu'on ne peut expliquer leur action sur l'économie. Il ne faut point proscrire le raisonnement, mais il doit être soumis à l'expérience, et découler de connaissances fondamentales préliminairement acquises. Aux insensés qui soutiennent que la médecine doit exclure le raisonnement, il faut répondre que l'ignorant, qui se réjouit des ténèbres, peut s'en passer, mais qu'il est un besoin irrésistible pour l'homme véritablement instruit et consciencieux. Il faut leur dire que la pratique sans raisonnement n'est que l'automatisme médical, digne objet de la pitié des savans, et leur répéter, avec Baglivi : « *Qui rationem cum experientiâ conflictare volunt, næ illi omnes decipere mihi videntur tàm imperici quàm rationales. Quomodò enim dici potest omnes rationi partes tribuendas esse eâ in disciplinâ, quæ ut sapiens quisque fateri debet, longinqui temporis usu ac periclitatione acquiritur? Aut respectum ad solam experientiam habendum esse et nullo loco rationem esse numerandam; modò rationis nomine non illa vis animi intelligatur quæ obscura naturæ investigans, inventio et excogitatio dicitur, et majis ad physicam pertinet; sed illa potius domina omnium et regina ratio per quam consequentia videt medicus, morborum principia et causas conjicit, eorumdem progressus eventus que auguratur, et ex rebus præsentibus assequitur ac prospicit futuras?* »

Il ne faut pas que les théories ne reposent que sur des fantômes

imaginaires ; il faut qu'elles soient le résultat des faits réduits en principe ; il faut, en un mot, qu'elles ne s'appuient que sur l'organisme. On doit se garder d'imiter ces hommes qui, au lieu de prendre la nature pour guide, ont eu l'ambition insensée de l'assujettir à leurs rêves. Si la statue d'*Hippocrate* n'est point encore brisée, et si les siècles ont été impuissans pour la détruire, c'est qu'il interrogea la nature, et fut toujours son ministre docile. Il est impossible de suivre une autre route sans s'égarer et se perdre ; et l'on ne peut commander à la nature, si on ne consent d'abord à lui obéir.

Il n'en est point des théories en médecine comme dans les autres sciences physiques. L'astronome peut nier que les mouvemens des corps célestes soient dûs à l'attraction, ils ne s'en opéreront pas moins de la même manière, et les théories ne changeront pas leurs cours. Mais, en médecine, il n'en est plus ainsi ; les systèmes ne sont pas sans influence sur ce qui doit arriver, et s'ils sont faux, ils sont nécessairement nuisibles. Or, toute théorie doit être fausse si elle isole les phénomènes organiques des organes qui les produisent. Considérer les fonctions, indépendamment des organes, c'est vouloir le mouvement d'une machine indépendamment des rouages qui la constituent. Les fonctions ne sont que des organes en exercice ; quand elles sont troublées, c'est que les organes chargés de les exécuter ont subi une altération. Il ne peut donc y avoir pour le médecin que des organes sains et des organes malades. L'esprit est dégoûté de faire des maladies avec des collections de symptômes ; la médecine ne consiste plus dans la perception des signes, mais bien dans leur évaluation, et tous les médecins instruits sont aujourd'hui convaincus qu'il ne peut exister de maladie sans dérangement organique. Une maladie n'est pas un être nouveau et ayant une existence propre et indépendante, c'est seulement une déviation plus ou moins profonde de l'état de santé ; aussi les caractères à l'aide desquels on signale une maladie n'ont-il pas de valeur par eux-mêmes, mais seulement parce qu'ils donnent la mesure de l'altération qu'a reçue la santé.

Cette vérité est si facile à saisir, qu'on a peine à comprendre qu'il

se soit trouvé des médecins assez téméraires pour essayer de la proscrire, ou plutôt assez abusés pour la méconnaître. Il faut se rappeler, pour le croire, que l'homme a besoin d'illusions, et que réduire tout pour lui à l'étroite mesure du positif, ce serait souvent détruire tout le bonheur de sa vie. Il ne faut dont point s'étonner que quelques gens, amis du merveilleux, aient prétendu que les désordres que l'on rencontre sur les cadavres ne sont que l'effet des symptômes qui caractérisent la maladie; et que, fidèles à leurs singulières théories, ils aient osé nous dire que c'étaient les symptômes eux-mêmes que l'on devait combattre. Est-ce donc sérieusement que les souffrances du malade ont été accusées d'avoir causé les lésions cadavériques? Est-ce la difficulé de respirer, la douleur du thorax, la toux, les crachats sanguinolens, la rougeur des pommettes, la force et la fréquence du pouls qui produisent tous les désordres que la pneumonie laisse après elle? Est-ce la rougeur de la langue, le désir des boissons froides et acidules, la douleur à l'épigastre, l'anorexie, la sécheresse de la peau qui sont cause de ces ulcérations que nous présente souvent l'estomac enflammé? Direz-vous, quand vous porterez vos yeux sur les débris de la mort, que sa victime a succombé à la chaleur de la peau, à la fréquence du pouls, à l'anorexie, à la soif, mais nullement aux altérations de ses viscères? Vous avouerez qu'il serait trop absurde de le prétendre. Un symptôme est une modification de la vie; or, la vie n'est que la série des actes produits par l'organisation; les symptômes ne sont donc qu'un changement dans les actes de la vie; or, il est clair qu'il ne peut y en avoir sans que l'organisation n'éprouve un changement analogue, et cela, par la raison toute simple qu'il ne peut exister d'effet sans cause, et que la cause des actes organiques ne peut être ailleurs que dans l'organisation.

Tant qu'un respect mal entendu pour la tombe arrêta l'essor de l'anatomie et de la physiologie, ces bases essentielles de la médecine, on ne vit dans les maladies que des lésions de fonctions, et la pathologie fut une science stérile. Elle ne reposa sur des fondemens solides que lorsqu'il fut permis d'interroger la mort, et de comparer les phéno-

mènes de l'état de maladie avec ceux de l'état de cadavre. L'inspection anatomique fit alors découvrir qu'après tels ou tels symptômes observés pendant la maladie il existait une altération déterminée dans tel ou tel organe ; et cette épreuve, cent fois renouvelée, fit voir que les mêmes symptômes annonçaient toujours la même altération. On reconnut que les phénomènes de la maladie n'avaient été que l'expression d'une lésion organique ; il devint facile de voir que celle des fonctions n'avait été que consécutive, et les travaux immortels de *Morgagni, Corvisart, Bichat, Bayle, Laennec,* et de MM. *Broussais, Lallemand, Georget, Rostan*, etc., ne permirent plus de séparer les symptômes des altérations des organes, dont ils ne sont que l'ombre. Lorsqu'un malade se présenta avec une douleur à l'épigastre, la perte de l'appétit, la soif, la rougeur de la langue, la fréquence du pouls, la chaleur et la sécheresse de la peau, on prononça dès-lors qu'il y avait gastrite, et que l'estomac, altéré dans son tissu, était cause de la maladie. Si cet homme mourut, l'ouverture de son cadavre confirma le diagnostic ; s'il survécut, comme il ne peut y avoir identité de symptômes sans identité de lésions, on compara ces symptômes avec ceux observés sur le malade, dont la mort avait fait connaître les altérations organiques ; et si ces symptômes furent les mêmes, on conclut avec certitude que ce malade était aussi atteint d'une gastrite. Par ce moyen il devint facile, quand les lésions des viscères ne furent point connues, de deviner ce qu'elles devaient être d'après ce qu'avaient été les dérangemens des fonctions.

Il ne faut donc point s'arrêter, pour traiter une maladie, à la contemplation des symptômes, mais bien s'élever jusqu'à la nature et au siége de cette maladie proprement dite, c'est-à-dire, de l'altération organique. Ainsi donc est renversé pour toujours le bizarre échafaudage des antidotes. La thérapeutique est encore, si l'on veut, symptomatique en ce sens qu'elle s'appuie sur les symptômes ; mais ce n'est point eux qu'elle combat. Il est temps enfin de revenir de la manie meurtrière de traiter chaque symptôme par un spécifique, la toux et la dyspnée par un looch, la diarrhée par l'eau de riz, la

jaunisse par les pilules anti-ictériques, les hémorrhagies par l'eau de rabel, les vertiges par l'arnica, la migraine par les fleurs de tilleuil, l'hydropisie par le sel de nitre, etc., etc. Toutes ces erreurs doivent passer de mode; car il n'y a rien d'absolu en médecine, et le résultat de l'impression des médicamens dépend autant de l'organe qui reçoit l'agent que de l'agent lui-même. Laissons au vulgaire la ridicule idée que tout est spécifique dans la matière médicale, et ne nous associons pas à ses préjugés. Donnez-moi un remède pour me faire digérer, dit le malade; et l'empirique lui expédie dix paquets de gentiane ou de rhubarbe. Je ne puis cracher, s'écrie un autre malade; avalez un gros de teinture de scille ou trois grains de kermès, lui répond l'empirique. Avez-vous mal aux dents, il vous dira : mâchez du tabac. Gémissons sur ces fatales absurdités; n'imitons point les empiriques, et n'oublions pas que ce n'est point la connaissance des moyens thérapeutiques qui fait le médecin, mais bien la connaissance de l'opportunité, la connaissance de l'indication et de la nature des altérations organiques qui les réclament.

Il est vrai qu'il est des cas où l'ouverture des cadavres ne fait pas voir d'altération dans les organes; mais on ne peut conclure de là qu'il n'y en a pas. La mort n'arrive pas pour rien, et il est beaucoup plus raisonnable de penser que les lésions organiques restent inaperçues, ou que la mort en a effacé les traces. S'il était permis de nier quelque chose parce qu'on ne peut pas l'apercevoir, il est trop évident que le médecin dont la vue est la plus courte serait celui qui retirerait le plus grand parti de ce ridicule argument. L'incrédulité ne prouve souvent pas autre chose que l'ignorance.

Il est impossible d'admettre l'opinion de quelques médecins qui, conduits par la tendance qu'a généralement l'esprit à personnifier ses propres abstractions, ne voient dans les maladies que des altérations des propriétés vitales.

Lorsque la fibre vivante a été touchée par un agent quelconque, elle se contracte, et l'on juge qu'elle a senti la présence de cet agent; on dit alors qu'il y a sensibilité et contractilité. Ces mots furent sans

doute employés d'abord pour exprimer le mode d'action des tissus; mais plus tard on perdit de vue leur véritable signification; on résolut aussi de spiritualiser en médecine; on les sépara des actes matériels qu'ils étaient destinés à peindre; on voulut les étudier, abstraction faite des tissus du corps humain, et l'on considéra comme existant réellement des êtres cependant fantastiques. Cette sensibilité et cette contractilité ne sont pas en effet des choses réelles; ce ne sont que des mots servant de formule pour exprimer que l'être vivant peut sentir, que la fibre peut se contracter. Elles ne peuvent exister indépendamment des organes qui les mettent en jeu; elles ne sont que le résultat nécessaire de l'exercice de leurs fonctions, ou plutôt elles sont ces fonctions elles-mêmes, qui sont générales, parce que le système de l'innervation se répand partout. La lésion d'un organe, d'un tissu, entraîne bien à sa suite la lésion des propriétéés vitales, mais celle-ci ne peut être connue indépendamment de l'autre. Si la force vitale est plus active chez les enfans et chez les jeunes gens; si elle perd de son énergie chez les vieillards et chez les personnes épuisées par de longues maladies, il est évident que cela tient uniquement aux modifications que l'âge ou les maladies ont apportés dans les organes. C'est pour s'être arrêté à l'altération des propriétés de la vie que l'on a si souvent aggravé le mal que l'on voulait guérir, et combattu la sensibilité lésée par des narcotiques ou des antispasmodiques, que l'on déposait sans défiance dans un estomac enflammé.

Tous les efforts du médecin doivent tendre sans doute à ramener les propriétés altérées à leur type physiologique; mais ce n'est qu'en modifiant les organes qu'il peut y parvenir. Les propriétés vitales ne peuvent s'exalter dans les tissus sans que ceux-ci n'aient été soumis à l'action d'un corps irritant quelconque, et il n'y a point de réaction vitale sans un mouvement organique. On conçoit fort bien que nos excitans naturels puissent altérer primitivement les viscères qui ressentent leur influence. On comprend aisément que les chants et les cris puissent produire une excitation nuisible sur les poumons, et déranger ensuite leurs fonctions. On se persuade sans effort que les

passions violentes et les contentions de l'esprit puissent léser le cerveau et causer des désordres plus ou moins funestes dans l'exercice de la pensée et de la sensibilité, et que l'abus du vin ou d'alimens irritans puisse rendre l'estomac malade et troubler la digestion; mais on ne peut concevoir que ces modificateurs de l'organisme aient porté leur influence première sur la respiration, la pensée, la sensibilité et la digestion : ils ne pouvaient attaquer que les viscères respirans, pensans et digérans.

La sensibilité, la contractilité sont, pour les corps organisés, ce que l'attraction, l'élasticité, la ductilité, les affinités moléculaires sont pour les corps inorganiques. Ce ne sont que des abstractions qui expriment le mode d'action caractéristique des corps de la nature. Seulement, comme la composition matérielle ne peut varier dans un être sans que les actions de cet être ne varient aussi, les forces dont on a dit ces corps animés ont dû nécessairement être différentes, comme les noms qu'elles ont reçus ; mais il est aisé de comprendre que toutes ces abstractions reconnaissent la même origine, et qu'il ne peut y avoir de contractilité sans organes contractils, de même qu'il ne peut exister d'élasticité sans corps élastiques. Il est donc évident qu'il ne peut y avoir de maladies vitales sans lésions organiques.

Il est possible que plusieurs maladies, qui ne laissent après la mort aucune trace d'altérations organiques, et dont la cause parait s'être dissipée avec la vie, aient, comme on le dit, leur siége dans le système nerveux. Des expériences modernes ne permettent guère de douter qu'il se dégage de ce système un fluide qui a la plus grande analogie avec l'électricité. Certains animaux développent de véritables phénomènes électriques ; la torpille, l'anguille tremblante de Surinam et plusieurs autres poissons foudroient, par une commotion électrique, les animaux dont ils veulent se défendre, et l'appareil qui dégage cette électricité est le cerveau et le système nerveux. Si ce système se paralyse, le dégagement du fluide ne s'opère plus. L'application du fluide galvanique aux organes des animaux récemment morts a déterminé des contractions analogues à celles qu'y font naitre la volonté ou leurs

excitans propres. On a vu sur des cadavres humains les mouvemens respiratoires se rétablir sous l'influence électrique, et donner un moment l'espérance de les rappeler à la vie. Si l'on coupe les nerfs qui se rendent à l'estomac d'un animal vivant, et qu'on en enlève une partie, ou prévient la paralysie de ce viscère, en remplaçant l'influx nerveux qui s'en dégage par un courant galvanique, et la digestion continue. Si les deux bouts du nerf coupé restent en contact, la digestion persiste encore; elle cesse si l'on retourne en sens inverse ses deux extrémités.

Les phénomènes importans que présente l'acupuncture démontrent aussi la présence de l'électricité. Ayant enfoncé une aiguille dans la cuisse d'un malade, à la profondeur d'un pouce, M. *Cloquet*, environ dix minutes après l'introduction, toucha le corps de cette aiguille après avoir préalablement mouillé avec de la salive la pulpe de son doigt. Il ressentit un petit choc assez semblable à celui produit par un fil conducteur d'une pile de volta très-faible. M. *Récamier* a fait des expériences semblables, et a obtenu des résultats analogues. Si l'on présente à l'aiguille un corps très-léger, tel qu'un petit morceau de papier, il vole sur elle dès qu'il est à la distance d'une demi-ligne. L'électromètre met hors de doute le dégagement de l'électricité dans cette circonstance, comme le prouvent les recherches de MM. *Pelletan*, *Pouillet* et *Edwards*. On sait que l'oxydation des aiguilles d'acier, qui est d'autant plus marquée que la partie est plus douloureuse, cesse d'avoir lieu sur le cadavre.

Toutes ces expériences établissent de fortes probabilités en faveur d'un fluide nerveux; mais on conçoit que ce fluide, étant simple de sa nature, ne peut être altéré dans sa composition, et que son accumulation ou sa soustraction dans les organes peuvent seuls produire des maladies. On voit dès-lors la nécessité de rapporter les névroses à des lésions organiques, dont elles ne doivent être considérées que comme des symptômes, car il est évident que le fluide vital ne peut pécher par excès ou par défaut, sans que le système nerveux, qui est son agent sécréteur, n'ait subi une modification morbide.

La physiologie doit sans cesse nous éclairer de son flambeau. On la

définit la science de la vie ; elle doit donc aussi-bien s'appliquer à l'homme malade qu'à l'homme en santé. Comment, en effet, apprécier le mécanisme des différentes parties du corps dans les maladies si l'on ignore quel il est dans l'état normal? comment se rendre compte du désordre, si l'on ne connaît l'ordre qui l'a précédé? L'édifice médical ne reposa jamais que sur des fondemens ruineux, tant que les rapports de cette science avec la médecine restèrent inaperçus. A mesure qu'elle a été cultivée avec plus de soin, l'obscurité qui régnait sur un grand nombre de maladies s'est évanouie, et les succès des médecins sont devenus plus faciles et plus constans. Si l'on ne peut se flatter encore d'avoir trouvé la vérité tout entière, on peut dire qu'on ne fut jamais en si bon chemin pour la découvrir. La médecine organique a dissipé les ténèbres où l'art de guérir fut long-temps enseveli ; elle a pris rang parmi les autres sciences qui, jusqu'à présent, l'avaient tour à tour subjuguée ; elle a remplacé, par l'analyse sévère des faits, la stérile analyse des mots et des abstractions : rien ne pourra désormais ternir sa gloire ; elle doit être éternelle comme la vérité. Si son existence devait être éphémère comme celle des systèmes imaginaires qui l'ont précédée ; si, comme le disent les antagonistes de la médecine, les idées nouvelles devaient passer de mode comme les vieilles doctrines, il faudrait que l'esprit humain sacrifiât de nouveau l'évidence à l'obscurité, les réalités à des chimères, et la raison à de vaines subtilités.

Dans l'enfance des sciences physiologiques, quand la théorie médicale errait sur une mer d'hypothèses plus ou moins frivoles les unes que les autres, la médecine offrait à la censure un vaste champ ; mais aujourd'hui qu'elle s'appuie sur la connaissance de l'organisme, et que la plupart des sciences physiques ont fait rejaillir sur elle tout l'éclat qui les environne, elle a cessé d'être accessible à la critique insensée des pédans, et l'on ne peut, sans fermer les yeux à l'évidence, l'accuser d'incertitude.

Il est vrai que des gens qui ne sont jamais contens, et que la crainte chimérique du trépas tourmente sans cesse, se plaignent encore que notre médecine, maintenant si vantée, n'empêche pourtant

pas de mourir comme autrefois ; comme si le médecin, voyageur lui-même sur une terre étrangère, pouvait les affranchir des lois de la nature et changer en leur faveur la destinée des hommes ! Ils oublient sans doutes ces paroles de vérité que traça, pour les instruire, la plume de Voltaire : « Si tu pouvais déranger la destinée d'une mouche, il n'y aurait nulle raison qui pût t'empêcher de faire le destin de toutes les autres mouches, de tous les autres animaux, de tous les hommes; tu te trouverais au bout du compte plus puissant que Dieu. » Qu'ils cessent donc d'outrager la médecine ; et, s'il leur faut des coupables, qu'ils accusent la nature.

Et d'ailleurs, quand il serait vrai que tous nos remèdes fussent trompeurs et nos soins inutiles, je demanderais encore aux détracteurs de l'art de guérir, si l'espoir que nourrit un malade n'est point un pas vers sa guérison ; et quand j'aurais arraché de leur bouche ces aveux rendus à l'évidence, je leur dirais : ne détruisez donc point dans le cœur des hommes une confiance salutaire, et sachez que la vérité dont la connaissance doit leur être funeste n'est pas celle qu'ils désirent. N'empoisonnez pas, par de coupables incrédulités, les restes d'une existence qui touche à son terme ; laissez-nous encore répandre quelques fleurs sur le chemin du tombeau ; ne vous ravissez pas à vous-mêmes les charmes de l'espérance, et quand sonnera pour vous l'heure d'un dernier sommeil, ne nous forcez pas au silence, et que les consolans mensonges d'une bienfaisante illusion embellissent aussi pour vous les pénibles débats d'une vie qui s'éteint.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

(*edente* PARISET).

I

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

III.

Ubi peracutus est morbus, statìm extremos habet labores, et extremè tenuissimo victu uti necesse est. Ubi verò non, sed pleniorem victum exhibere licet, tantùm à tenui recedendum, quantùm morbus remissior extremis fuerit. *Sect.* 1, *aph.* 7.

IV.

In morbis acutis extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

V

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

VI.

Omnia secundùm rationem facienti, et non secundùm rationem evenientibus, non ad aliud transeundum, manente eo quod ab initio visum est. *Ibid.*, *aph.* 52.

STOLL APHORISMI.

I.

Pleuritis dicitur adesse quandò æger laborat acutâ, continuâ febre, cum pulsu duro, dolore acuto, punctorio, inflammatorio, in inspiratu validè aucto, in expiratu vel animæ retentione leniori, mitiori pariter, ubi respiratio, immoto thorace, maximè ope abdominis fit : tussi subindè, eâque siccâ, dolorem magnum inferente, hinc suffocatâ. (193.)

II.

Vomitus aliquandò accidit vitio partium dissitarum, maximè encephali commoti, leviter pressi, sero, sanguine, materie morbosâ quâcumque hùc appellante, subinflammati. (655.)

III.

Numquàm aliquid magni facias ex merâ hypothesi, aut opinione. (832.)

IV.

Magni momenti est non nocere, neque admittere ut adstantes ægro noceant, aut æger sibi ; subindè solùm licet hâc negativâ medicatione uti. (833.)

V.

Cautus sis in emeticis et purgantibus propinandis, iterandis, ne signa saburræ fallacia habeas pro veris. (841.)

VI.

Continuato usu emeticorum, purgantium, sordes, mucus, inappetentia, etc., sæpè augentur ab humorum salivalium, œsophagei, gastrici, enterici, biliosi, auctâ secretione ob stimulum, organis harum secretionum, excretionum applicatum. (842.)